

# LES OSSEMENTS DE L'ESPOIR

de Lídia Santos

Par le fruit du hasard, ou du destin, qui sait, j'ai continué à avoir des enfants. Huit en tout, et puis neuf avec le petit dernier. Au moment où une jeune fille s'est approchée de la grille en frappant dans ses mains, je pensais aux enfants que j'avais mis au monde. Il était encore tôt et je triais les haricots. En même temps que je les séparais, je me demandais si les individus n'étaient pas semblables à ces haricots : il se trouve toujours, au sein de la même couvée, un petit qui sort du lot. Son originalité n'est pas physique, ce n'est pas toujours quelque chose de visible à l'œil nu. C'est en fait cette capacité à souffrir plus que tout autre, engendrée par une trop grande opiniâtreté ou insatisfaction. C'est d'un enfant comme cela, de ce fils, dont la jeune fille à la grille était venue me parler. Très tôt, son côté difficile s'était révélé dans ses rapports avec les autres : un jour, il s'était mêlé à une bagarre pour aider son frère aîné. Je pense qu'il devait avoir sept ans. Son frère, qui était et est resté triste et malingre, était en train de prendre une rossée. Il s'est alors élané dans la bataille et s'en est pris à trois jeunes adultes bien bâtis. Il est revenu à la maison couvert de balafres mais on a dit que durant toute la bagarre, il n'a cessé de crier son dégoût pour la lâcheté de ces trois grands qui s'en prenaient à un plus petit qu'eux. Encore enfant, à plusieurs reprises, il a agi de la sorte, défendant tout ce qu'il croyait être juste. Il s'exprimait bien et devint vite le porte-parole de la maison. Adolescent, il affrontait les propriétaires et discutait la note du boulanger que nous payions avec retard. C'est tout seul qu'il a décidé de continuer ses études alors que les autres quittaient l'école. Je me souviens du jour où il est rentré avec un papier que je devais signer. Il portait encore des culottes courtes. Il m'a expliqué que ce papier était l'inscription à l'examen d'entrée du lycée du district. C'est grâce à lui que certains de ses frères et sœurs ont pu suivre la même voie. Mais aucun d'eux n'a jamais passé autant de temps à étudier. Depuis mon lit, avant de fermer les yeux, je pouvais distinguer la lumière allumée dans la cuisine. Il écrivait sur la table de la cuisine parce qu'il n'y avait pas de place ailleurs. À quinze ans, il s'est trouvé un travail mais a continué à prendre des cours du soir.

C'est alors que ces réunions ont commencé. Je ne sais pas comment il faisait : le week-end, les réunions duraient presque toute la journée ou se poursuivaient la nuit. Il revenait de très loin, quelquefois il manquait le dernier train et ne revenait que le lendemain matin. La rébellion dont il faisait preuve depuis tout petit avait grandi en même temps que lui : il ne s'agissait plus simplement d'interdire à un camarade de classe de lever le poing sur qui que ce soit, ni de contester le prix de la viande exagérément augmenté par le boucher. Maintenant, c'étaient les riches qu'il tenait pour responsables de notre misère. C'est alors que j'ai compris qu'il était en danger. Mais il s'éloignait déjà, ses réunions l'obligeaient à s'absenter de plus en plus souvent puis un beau jour, il a annoncé qu'il devait aller vivre près de l'université. Il voulait devenir avocat. Je savais que c'était son combat contre les riches qui le galvanisait. J'en ai eu le cœur un peu serré. Il m'a beaucoup manqué à la maison. C'était lui ce haricot déformé, le seul capable de se nourrir de l'injustice de notre pauvreté. J'ai élevé d'autres enfants pour le monde mais celui-là, que jusqu'il y a peu je considérais comme le seul de mes enfants à avoir été sacrifié à ce pays assoiffé du sang des jeunes, était à l'époque ma fierté et ma raison d'être. Mon mari avait sombré dans la tristesse et les autres enfants n'ont pas, comme lui, la faculté de faire entrer chaque jour une lueur d'avenir entre les murs de la maison.

Au début, il venait déjeuner dimanche. Il laissait une adresse et apportait toujours un peu d'argent. Il nous a même amené une fois une charmante jeune fille et j'étais heureuse de savoir qu'il était aimé d'une personne à la peau si douce et au teint si clair. Mais bientôt nous

avons cessé d'être au courant de ses faits et gestes, jusqu'à ce qu'il se mette à lancer des regards inquiets autour de lui, comme un fugitif. Il me dit qu'il n'avait plus d'adresse fixe et utilisa un mot que je n'oublierai jamais : il était devenu un clandestin. J'ai alors connu l'enfer. Ils le cherchaient partout, lui et ses amis. Cette police ignoble, mal intentionnée, comme tout le reste, a fouillé notre maison pour le trouver. C'est alors que commença le pèlerinage auprès des prisons, des postes de police, des hôpitaux. Puis un jour, un de ses amis, qui menait la même existence, nous donna de ses nouvelles : il était tombé aux mains des soldats. Des années et des années de vaines recherches ruinèrent la santé de mon mari qui mourut après la naissance de mon dernier fils. C'était à présent clair comme de l'eau de roche : notre fils cadet faisait partie des disparus.

Tant de temps a passé et puis cette jeune fille arrive avec sa découverte d'ossements enfouis dans le sol qui pourraient être les siens. Elle avait cette manière délicate de m'annoncer cette nouvelle, la même délicatesse que j'avais vue chez l'amie de ce fils clandestin aujourd'hui disparu, la seule que j'ai jamais rencontrée. Elle me dit qu'il avait été difficile de me retrouver. En effet, j'avais déménagé sans prévenir. Elle avait les adresses de toutes les mères sauf la mienne. Je restais là à la fixer longuement sans dire un mot. Je promis de me rendre à l'adresse indiquée et déclarai que je voulais que les ossements fussent enterrés. Elle n'avait pas besoin de le dire : il avait fini par mourir.

La jeune fille partit et je me retrouvai là avec les haricots à moitié triés, dans le silence de la maison abandonnée par les autres qui allaient travailler et mes petits-enfants qui étaient à l'école. Une larme, une seule, s'obstinait à couler alors qu'il y aurait dû en avoir au moins deux. De fureur, je jetai le reste des haricots par la porte ouverte de la cuisine. Je ne pouvais pas parler. Le deuil de mon petit dernier est encore très récent. Je ne pouvais pas parler de lui qui comme les autres travaillait et allait danser le week-end avec ses amis du voisinage. Cet enfant n'était en rien différent des autres, c'était un petit haricot semblable à tous les autres. Je n'ai pu expliquer comment, à cause de cela, j'ai tout laissé tomber et j'ai même oublié un peu mon autre fils disparu dont la perte est si lointaine. Je ne pouvais simplement pas comprendre pourquoi j'avais perdu mon dernier enfant, tombé également aux mains de la police. Il y avait bien une différence : tandis que mon fils appartenait à la clandestinité et était l'un des disparus, le plus jeune n'était depuis le début qu'un homme condamné. Le pire est qu'il n'avait pas en lui cette rage sourde qui provoqua la mort de son frère, sa mort ne trouvait aucune justification. Ils ont jeté sa dépouille dans une rigole sale, son corps et celui de ses amis qui venaient juste de sortir de la discothèque.

Est-ce parce que j'ai continué à avoir des enfants après la disparition de mon fils qu'ils m'ont punie ? Parce que j'ai continué à vivre au même endroit, regardant la guerre dévaster nos vies sans pouvoir rien y faire ? Je continue à me poser les mêmes questions. Puis, moi et ma fille, abandonnée par son mari et vivant dès lors avec moi, avons décidé d'emmener ses enfants et de disparaître rapidement, peut-être à la recherche de cet endroit dont il parlait, mon fils clandestin, disparu, mort, l'endroit où tout serait différent. Mais c'est peut-être dans ma quête de cet espoir qui brûlait en lui que je peux sentir, à travers le deuil de tant de mères dont les enfants ont été tués sans raison, que cet espoir s'éteint.

Translated

by Christel Tainç